

soulevant au moins deux délicates questions épistémologiques. 1. Alors que l'histoire travaille à partir d'archives, jusqu'où est-il possible de remonter en arrière en partant de l'observable et des récits contemporains ? Cette interrogation n'est pas réservée aux sociétés de l'oralité, dans lesquelles les documents, les artefacts ou les monuments sont rares, mais s'élargit à ces pratiques rituelles laissant peu d'archives. Comment comprendre alors l'articulation entre histoire et anthropologie ? 2. Alors que la sociologie du catholicisme s'est longtemps focalisée sur les seules pratiques valorisées par l'institution – à l'image d'un Fernand Boulard, repris par ceux qui entendent prolonger son geste au-delà de 1965, date à laquelle ses enquêtes sur la fréquentation de la messe dominicale s'achèvent – les travaux d'A. D. sur les pèlerinages relèvent d'une attention aux marges qui rend sans doute davantage compte d'un religieux qui se pulvérise plus qu'il ne se dissout. Comment saisir vraiment une pratique religieuse qui s'individualise et se déploie hors des structures instituées pour lesquelles nous disposons de moyens d'observations ?

En cela, un tel livre ne constitue pas seulement un témoin historique de débats remontant au dernier tiers du ^{xx}^e siècle, tant à l'intérieur des appareils ecclésiastiques qu'entre les disciplines qui cherchent à se saisir du religieux de l'extérieur. Cet ouvrage permet aussi de se poser de vraies questions sur la manière dont la théologie peut s'appuyer sur les sciences sociales – et sur les débats internes à chaque discipline – pour comprendre les modalités de l'exercice du pouvoir dans les communautés chrétiennes. Comment réguler les pratiques religieuses – dont beaucoup tiennent d'invariants anthropologiques observables ailleurs ? Comment se structurent les débats sur les « dévotions populaires » ? Quelle est la place des expert(e)s en théologie dans les travaux académiques sur les pulvérisations en cours ? Comment comprendre la place des responsables ecclésiastiques, et leur rôle pastoral ? Ce livre permet de mieux comprendre la profonde cohérence entre l'héritage synodal du pape François et son insistance répétée sur la piété populaire.

LUC FORESTIER

■ Jean-Pierre CASTEL

La mal nommée vérité du christianisme, D'emeth à alêtheia

Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2025, 298 p., 28 €

Le titre de cet ouvrage brillamment documenté indique bien son objet : il s'agit de mettre en question la prétention du christianisme à se dire vrai. La critique est radicale et générale, et s'appuie sur des références nombreuses (plus de 700 auteurs cités et 1 287 notes, au risque d'une certaine décontextualisation), et un constat historiquement justifié : contrairement aux autres

courants religieux de l'Antiquité, la prédication chrétienne se donnait comme visée d'une connaissance vraie, empruntant en cela la démarche de la philosophie. Le mot *religio* utilisé à Rome n'impliquait pas un tel objectif. C'est Tertullien, auteur chrétien du ⁱⁱ^e siècle, qui, pour démarquer sa foi des superstitions auxquelles on l'assimilait, la qualifia de *religio vera*. Cette voie fut

partagée ensuite pour définir le christianisme en termes philosophiques.

J.-P. C. analyse bien l'origine et l'enjeu du phénomène : il traite un problème de traduction et de passage d'une langue à une autre. La Bible se situait dans une culture hébraïque peu compréhensible pour des Méditerranéens imprégnés de la culture grecque qui domina à partir des conquêtes d'Alexandre. Aussi la Torah juive déjà fut traduite en grec – la Septante – et c'est dans cette langue que furent composés les derniers livres de ce que les chrétiens nomment l'AT. Quant aux évangiles, à partir d'un enseignement oral en langue sémitique syro-palestinienne, ils furent eux-mêmes écrits en grec. Le phénomène de diaspora des juifs dans tout l'Empire romain accentua le rapprochement entre les deux cultures, dont le philosophe juif Philon d'Alexandrie fut un modèle emblématique. Les chrétiens, a fortiori, affranchis par Jésus et Paul de Tarse de toute démarche ethno-centrée, se devaient d'accueillir des personnes de toute origine.

Cette rencontre interculturelle est un processus complexe qui produisit des effets sur une longue période ; le développement de la théologie chrétienne peut effectivement être grandement éclairé par ce métissage qui se prolonge jusqu'à nos jours. Aussi J.-P. C. est-il justifié de généraliser son interrogation : le christianisme peut-il revendiquer une vérité ? À cette question simple qui s'enracine dans une histoire longue et riche, il apporte sans ambiguïté une réponse nette et sans cesse réaffirmée : non, le christianisme ne peut se dire vrai, et c'est indubitablement qu'il utilise un langage philosophique. La clarté de cette position et

la facilité de lecture qu'elle procure s'appuient sur un dualisme qu'un tableau schématisé dès la p. 20 : à une « vérité fiduciaire », basée sur une relation de confiance (*emeth*) en une autorité, s'oppose une « vérité rationnelle » (*alétheia*), basée sur l'évidence et le débat. La première est d'ordre émotionnel, sensible aux valeurs et au sens, la seconde suscite, à partir du constat des faits, le consensus et une tolérance reposant sur l'objectivité.

Ce que la Bible promeut comme foi est assimilé à la croyance, degré inférieur de connaissance que Platon attribuait au mythe par opposition à la raison. De fait la Bible utilisait le langage mythique de l'époque, mais elle s'en démarquait autrement que les philosophes grecs, ce qui équivaut pour J.-P. C. à rester dans le mythe. Or l'idolâtrie qu'elle dénonçait ne se réduisait pas aux illusions des cultes païens mais elle faussait la relation au dieu juif lui-même. Les tentations dans les Évangiles portent sur les pratiques et croyances des autorités religieuses et des attentes messianiques attachées à Jésus.

Si la vérité du christianisme est mal nommée, pourquoi raisonner encore en termes de « vérité fiduciaire », sinon parce qu'elle serait une autre dimension de vérité ? L'*alétheia* grecque elle-même a évolué (chap. 2, p. 35). En référence à plusieurs auteurs, la notion de « régimes de vérité » semble validée (chap. 10, p. 223-224), la question étant alors « celle de leur convergence ou de leur irréductibilité » (p. 225). Convergence est-elle synonyme d'identification ou de fusion ? Entre l'amalgame et une totale hétérogénéité, entre concordisme et schizophrénie, n'y a-t-il pas

des alternatives ? L'autonomie met en relation des différences et leur tension a pu être féconde (p. 196). Si les concepts (« types » p. 23) ne sont pas relativisés, ils rendent mal compte de la réalité, souvent ambiguë et paradoxale : il y avait de la rationalité dans la Bible sous forme de sagesse (p. 260), et du mythologique dans la philosophie (p. 242) qui réfléchit à partir du sens commun ambiant. Une logique abstraite, binaire et statique ignore les interactions qui animent concrètement l'évolution culturelle ainsi que la pluralité historique qui n'obéit pas à l'unité et l'immutabilité alléguées par l'orthodoxie catholique et sa doctrine du « dépôt ». La référence de l'ouvrage à des auteurs protestants permet de nuancer la domination de cette logique sans la contester vraiment, et la présentation du catholicisme lui-même est datée, amputée par l'arrêt

de son histoire au milieu du siècle dernier (Annexe p. 263 et s.).

La richesse de l'ouvrage fait pressentir que cette question de nomination engage beaucoup plus que le langage, et les multiples débats au sein même de la théologie montrent comment les enjeux touchaient la conception de la société, de l'homme et de son existence, de la nature, de son statut et de sa réalité (substance ou relation). La raison elle-même n'a-t-elle pas évolué, pour désacraliser le cosmos des Grecs et purger la science de toute considération de finalité, moralité et intentionnalité ? De fait l'interprétation de J.-P. Castel met en œuvre des critères modernes qui ne sont plus ceux de la philosophie antique. Par-delà un jugement en termes de « mal », il pourra utilement stimuler une réflexion sur notre héritage culturel et ce que nous en faisons.

Jean-Luc BLAQUART

■ Jean-Pascal GAY, Silvia MOSTACCIO et Josselin TRICOU (éd.)

Masculinités sacerdotales

Turnhout, Brepols, « Bibliothèque de la Revue d'histoire ecclésiastique », 2023, 398 p., 104 €

Fruit d'un colloque en histoire, tenu à Louvain-la-Neuve en mars 2018, cet ouvrage proposant vingt contributions, en français ou en anglais, précédées de trois introductions et d'une conclusion commune, a deux objectifs disciplinaires. D'une part, il s'agit d'accueillir en histoire du clergé catholique latin – il ne sera ici question que des prêtres dans les périodes moderne et contemporaine – les interrogations d'origine sociologique et politique sur le « genre ». D'autre part, il s'agit de montrer l'effet inverse, c'est-à-dire l'importance de l'histoire, et ici de l'histoire religieuse, dans la détermination

des outils d'analyse des pratiques de genre. La vraie thèse du livre se situe dans cette affirmation qui s'inscrit dans la longue histoire des conflits internes aux sciences humaines entre la discipline historique, et ses outils d'analyse de corpus parfois hétéroclites, et la sociologie, marquée aujourd'hui par la prégnance des analyses à partir du genre comme révélateur des enjeux de pouvoirs, que certaines recherches veulent articuler à d'autres formes de domination en parlant d'intersectionnalité.

Si le premier versant du livre – l'intérêt des analyses à partir du genre

chrétienne », est certes mentionné à la n. 62 de la p. 317. Mais la réflexion sur le sujet de la Révélation divine ne se préoccupe pas du tout de la manière dont le premier sujet de cette révélation reste le peuple d'Israël jusqu'à aujourd'hui. En réalité, la Révélation de Dieu dans l'histoire suscite le peuple d'Israël comme sujet ainsi que l'Église, de sorte qu'il faut bien rendre compte du caractère « unique » de l'Église comme sujet face à la permanence d'Israël, devenue un point délicat dans la pensée de Joseph Ratzinger.

Mais c'est le dernier chapitre, « La théologie dans le sujet Église », qui est au fond le plus prescriptif – montrant le risque de ne pas avoir mieux problématisé la tension essentielle entre le magistère pastoral, relevant des évêques sous l'autorité du pape, et le magistère des théologien(ne)s, pourtant l'une des thématiques dont Joseph Ratzinger s'était saisi, bien avant d'être appelé à l'épiscopat. L'affirmation de la « nécessité » pour la théologie de l'unique sujet-Église ressemble davantage au recadrage théologique qu'à une proposition qui entre en débat avec d'autres élaborations d'ecclésiologie fondamentale. En cela, la thèse porte plutôt sur l'action magistérielle de Joseph Ratzinger que sur une élaboration interne aux débats académiques qui structurent toute théologie.

L'intérêt principal de la thèse est ainsi l'exploration d'une catégorie importante de l'action théologique de Joseph Ratzinger – tant comme théologien universitaire que comme expert auprès des évêques, puis évêque lui-même, préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, pape et, enfin, pape émérite. Il s'agit bien d'une « action » théologique car Joseph Ratzinger n'a pas fait que réfléchir, enseigner et publier, il a aussi gouverné comme évêque puis comme préfet et comme pape. C'est là où l'analyse de la thèse trouve l'une de ses principales limites : le sujet Église qui est décrit dans ce travail ne trouve aucune caractéristique concrète, lieux, contextes, personnes, ministres, partenaires voire adversaires dans l'histoire. Ce sujet Église existe comme un en-soi dont il est impossible de voir l'articulation avec les communautés catholiques concrètes. Le silence sur le peuple d'Israël, les ministères, les autres religions, les familles spirituelles, les relations aux États, risque de faire apparaître une catégorie formelle dont la principale caractéristique consiste à assurer le contrôle du travail théologique par le magistère épiscopal, au risque d'oublier complètement le *sensus fidei fidelium*.

LUC FORESTIER

■ **Matthieu Rouillé d'Orfeuil**

Adam et Ève, Toumaï et Lucy. Repères d'anthropologie chrétienne

Paris, L'Harmattan, « Religions et Spiritualité », 2024, 162 p., 18 €

L'A. publie dans cet ouvrage « un cycle de quatre conférences autour du thème de l'anthropologie chrétienne » (p. 7) dont la thèse centrale est double : « 1. La nature humaine se définit par

sa connaturalité avec le surnaturel ; 2. L'anthropologie chrétienne est la phénoménologie de ce fait singulier » (p. 10). Aussi l'A. se met-il à scruter avec les yeux d'un phénoménologue divers

regards sur l'homme dans l'histoire pour mettre en relief « les enjeux, les doutes, les nuances », pour les faire se dialoguer. L'A. reconnaît l'aspect fragmentaire, éclectique et étonnant de sa pensée. Il fait ainsi dialoguer l'exégèse et la philosophie pour montrer l'inscription de l'homme dans le réel, son être de parlêtre, sa dimension éthique appuyée sur la liberté et l'ouverture au surnaturel. Comme Dieu, l'homme est insaisissable, doué de liberté qui se réalise en s'ouvrant à Dieu. Il relit ensuite quelques textes bibliques fondamentaux dont Gn 1-3. Cette relecture qui a le mérite de chercher à articuler les textes avec la théorie de l'évolution peine cependant à convaincre tant elle se distance des

affirmations conciliaires majeures sur le péché originel. L'A. considère plus loin la tension entre le dogme et la philosophie et se penche sur les frontières humain-animal, humain-divin et humain-machine. Enfin, il affronte la question de la finitude avec la mort et la foi en la résurrection. Cette dernière est connaturelle à l'homme. L'A. prend cependant ses distances par rapport à la conception thomiste de la résurrection sans donner d'autres raisons qu'un manque de fondement scientifique. Au final demeure comme une interrogation qui, pour l'A., caractérise l'homme comme insaisissable, comme lieu de liberté et comme ouverture à plus que lui.

Benoît DE BAENST

■ Jean-Sébastien STRUMIA (dir.)

Laïcs et ministres ordonnés, quelle collaboration ? Approche interdisciplinaire

Actes du colloque, 25 et 26 mai 2023, Centre d'études Guilhem de Gellone (Montpellier), Toulouse, Presses universitaires de l'Institut catholique de Toulouse, 2024, 319 p., 29 €

À propos de ces Actes du colloque de Montpellier en mai 2023, placé sous la présidence de cardinal Marc Ouellet, ancien préfet du Dicastère pour les évêques (Rome), deux éléments contextuels sont à prendre en compte. D'une part, le colloque s'est déroulé au moment où le Synode sur la synodalité, initié par le pape François, entrait dans la préparation de la première session romaine, en octobre 2023, c'est-à-dire en amont de la publication des documents préparatoires et surtout conclusifs. D'autre part, il se situe un peu plus d'un an après le symposium organisé en février 2022 à Rome par le cardinal Ouellet sous le titre suivant : « Pour une théologie fondamentale du sacerdoce ». En

plus des Actes de cette rencontre, publiés en 2023 aux Éditions du Cerf, un deuxième volume a proposé sous ce même titre des approches complémentaires. Ces deux facteurs peuvent expliquer le caractère quelque peu unilatéral de l'approche adoptée dans plusieurs contributions.

En effet, si le titre prend bien soin de parler des « ministres ordonnés », la catégorie essentielle pour comprendre ces ministres ordonnés est celle du sacerdoce, ce qui constitue un choix radical mais non explicité, qui se déploie dans plusieurs contributions. C'est à propos du sacerdoce vétéro-testamentaire que Dominique Joseph vient ainsi interroger l'histoire contemporaine de l'exégèse catholique ou